



HAL
open science

La satire de la théologie dans l'oeuvre d'Erasmus: l'Eloge de la Folie (1511)

Mireille Habert

► **To cite this version:**

Mireille Habert. La satire de la théologie dans l'oeuvre d'Erasmus: l'Eloge de la Folie (1511). Travaux & documents, 2013, Journées de l'Antiquité et des Temps Anciens 2012-2013, 44, pp.203-213. hal-02170025

HAL Id: hal-02170025

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02170025>

Submitted on 1 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La satire de la théologie dans l'œuvre d'Erasme : *l'Eloge de la Folie* (1511)

MIREILLE HABERT
MAÎTRE DE CONFÉRENCES
UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION
CRLHOI

Les premières années du XVI^e siècle en Europe sont celles de l'essor du mouvement humaniste. C'est dans ce contexte que surgit la satire de la théologie spéculative par le moine flamand Erasme (1469-1536), dont l'influence va se révéler considérable tout au long du siècle.

Chacun admire alors dans Erasme sa prodigieuse activité, sa vaste science, sa doctrine évangélique et son goût pour la langue classique. Bien vu à la cour de Rome, sollicité par les princes, adulé par les humanistes, Erasme en impose au réformateur de Wittemberg autant qu'aux théologiens de Louvain ou de Cologne. Ces derniers résistent cependant aux prétentions des humanistes ; mais il leur arrive rarement de nommer Erasme dans leurs écrits, tant il est de bon ton d'admirer cet érudit qui contribue alors de toute son influence à la Renaissance des lettres antiques.

Nous nous proposons de replacer brièvement la critique érasmienne de la théologie catholique dans son contexte historique, avant de nous pencher sur quelques exemples frappants pris dans *l'Eloge de la Folie*, de façon à prendre la mesure de la dimension militante de l'œuvre.

La satire érasmienne a-t-elle été seulement l'occasion d'une vive contestation des pratiques de l'Eglise ou « le prologue de la grande tragédie théologique du XVI^e siècle ? »¹.

VICTOIRES ET DÉFAITES DE LA THÉOLOGIE SPÉCULATIVE

Les principes de la théologie chrétienne

Depuis les premiers siècles, l'Église catholique définit comme le fondement de sa doctrine, « ce qu'elle croit, enseigne et confesse » sous l'autorité du canon des Écritures et de la tradition apostolique. Ce qui distingue la « vraie foi catholique » est qu'elle prend son origine dans l'autorité surnaturelle de la Révélation et qu'il n'y

¹ L'expression est de Gaston Feugère, *Erasme, étude sur sa vie et ses ouvrages*, Paris : Hachette, 1874, p. 341.

a pour elle qu'une seule foi, affirmée au cours des siècles par un consensus catholique interchangeable.

La foi en la parole de Dieu ne dispense pas de chercher ce qu'une telle parole enseigne au sujet de ce que Dieu est. Une exploration rationnelle de la foi est non seulement possible, mais encore rigoureusement admise par la tradition de l'Église. Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne se développent plusieurs méthodes permettant à l'esprit humain d'approfondir la connaissance de Dieu. Saint Augustin, venu de la philosophie païenne à la vérité chrétienne, s'efforce de pénétrer par le raisonnement spéculatif le mystère de la Trinité dans son traité *De la Trinité* (I, livre VII, chapitre VI, 12). Il cite Isaïe : « Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas »². Augustin allègue également l'exhortation tirée de la première épître de Pierre (3, 15) : « Sanctifiez dans vos cœurs le Seigneur Jésus Christ, toujours prêts à la défense contre quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous ».

Ainsi, contrairement à la théologie dite « négative », qui affirme que Dieu est inconnaissable en raison de la faiblesse de l'intelligence humaine, la théologie dite « positive » ou « affirmative » accepte, pour parler de Dieu, la méthode de l'analogie. Faute de pouvoir savoir ce que Dieu est, nous pouvons parler de lui à partir du monde, en des termes qui renvoient à d'autres réalités. Mais il importe de reconnaître la part inévitable d'anthropomorphisme qui entache les termes du langage ordinaire. Le quatrième concile du Latran (1215) le souligne en termes particulièrement nets : « Entre le Créateur et la créature, on ne peut marquer tellement de ressemblance que la dissemblance entre eux ne soit plus grande encore »³.

Fides quaerens intellectum

Les XII^e et XIII^e siècles sont le moment d'un changement intellectuel essentiel dans le développement de la doctrine chrétienne : en raison de la nécessité de défendre la foi contre l'hérésie et contre les autres religions, juive et musulmane en particulier, les théologiens se donnent pour tâche de clarifier la doctrine pour ceux qui sont à l'intérieur, et de la consolider contre leurs adversaires. Pierre Abélard, Hugues et Richard de Saint-Victor, et de façon générale, la plupart des théologiens des XII^e et XIII^e siècles, sont animés du désir de rendre plus intelligible le message de la Révélation et de prouver que Dieu est bien ce que la foi chrétienne confesse de lui. C'est de cette recherche que rend compte la

² « *Si non credideris, non intellexeris* ». Cette citation qu'utilise saint Augustin pour montrer que « la foi cherche, l'intelligence trouve » est empruntée à la version la plus ancienne de la Vulgate. La formule d'Isaïe, 7, 9 est différente dans la version ordinaire de la Vulgate : « *Si non credideris, non permanebitis* », « Si vous ne croyez pas, vous ne persévererez pas ».

³ Deuxième décrétale, « La fausse doctrine de Joachim de Flore », « La Trinité », dans *Conciliorum oecumenicorum decreta*, Bâle, 1962.

formule d'Anselme, reprise et répétée pour évoquer l'effort des théologiens de son siècle, « *fides quaerens intellectum* », « la foi cherchant l'intelligence », la foi cherchant à comprendre. La démonstration anselmienne selon laquelle Dieu est « ce dont rien de plus grand ne peut être pensé », connue sous le nom de « preuve ontologique », est acceptée dès le XII^e siècle. Parmi les vérités accessibles à la raison humaines, considérées comme les « préambules de la foi » se trouvent l'idée de la grandeur, de la bonté, de la toute-puissance de Dieu, celle de la création du monde et de l'homme, et la nécessité pour la créature de rendre à Dieu ses bienfaits en l'aimant et en le vénérant.

Un certain nombre de théologiens médiévaux semblent avoir été sur le point d'envisager la possibilité d'une connaissance naturelle d'autres mystères du dogme chrétien, par exemple, dans le cas de Richard de Saint-Victor, du dogme de la Trinité : sur le principe du « *bonum diffusum sui* », Dieu créateur du monde est dit pouvoir se propager à l'infini, et donc aussi bien se concevoir en plusieurs hypostases. Anselme de Cantorbéry s'emploie de son côté, dans son traité intitulé *Cur Deus Homo*, à prouver rationnellement la double nature du Christ, en s'appuyant sur les doctrines du péché et de la rédemption et en mettant provisoirement entre parenthèses, *remoto Christo*, le fait historique du christianisme ainsi que l'autorité des Pères de l'Église.

Dans les deux *Sommes* (1257, 1275), Thomas d'Aquin déclare possible de procéder par raisons démonstratives pour confondre l'adversaire « sur tout ce que la raison peut connaître de Dieu ». Mais il avoue qu'au sujet des vérités tirées de l'autorité de l'Écriture, si certaines raisons vraisemblables peuvent être avancées, ce sera « plus pour exercer et tranquilliser les fidèles que pour confondre les adversaires [...] car l'insuffisance même des raisons les confirmerait plutôt dans leur erreur, leur faisant penser que c'est pour de si faibles raisons que nous donnons notre consentement à la vérité de foi »⁴. Lorsqu'en 1257 il met au jour la *Summa ad Gentiles*, la *Somme contre les Gentils*, dont le but est de répondre aux objections des infidèles en montrant en quoi les vérités de foi sont accessibles à la raison naturelle, il prend soin de n'utiliser que la seule autorité de l'Écriture (livre IV).

Ces différents types de raisonnement, aussi convaincus soient-ils, trouvent souvent leurs limites dans le caractère anthropomorphique des preuves, tout comme dans la trop grande évidence du raisonnement *a posteriori*.

En Espagne, surtout en Catalogne, des controverses publiques sont organisées par le double pouvoir spirituel et temporel, celui de l'Inquisition et celui des rois d'Aragon et de Majorque, entre les chrétiens, les juifs et les musulmans. Ces controverses sont surtout philosophiques, les preuves rationnelles constituant la

⁴ *Ibid.*

seule base possible de discussion, puisque les arguments scripturaires diffèrent selon les religions. Cependant ces disputes, qui devraient être des questionnements sur la vérité, se refusent en réalité à l'ouverture au monde des autres et s'achèvent souvent par des persécutions. Certes, il existe des ouvrages, tel *le Livre du Gentil et des trois Sages*, de Raymond Lulle, rédigé à Majorque aux alentours de 1270, qui ont pour objectif de s'adresser à tous, et en particulier aux laïcs qui ne connaissent pas la philosophie ni la théologie. La forme adoptée est alors celle du dialogue entre quatre interlocuteurs, un païen, un juif, un chrétien et un musulman, animés du respect de l'autre et de l'esprit de charité. « L'exposition systématique des trois religions, à un plan d'égalité dans le dialogue, fait de cet ouvrage un manifeste de l'art du dialogue en tant que polémique respectueuse »⁵.

Quoi qu'il en soit, à partir de 1320 environ, la tradition anselmienne de « la foi en quête de l'intelligence » tend à être abandonnée, en même temps que l'effort pour trouver une union entre le créé et le divin, « qui avait été, à travers des approches différentes, l'ambition des augustinieniens comme des thomistes »⁶. Proclamant la toute-puissance et la liberté absolue de Dieu, les docteurs franciscains, d'abord Duns Scot (1268-1308) puis Guillaume d'Ockham (vers 1300-1350) rejettent la raison des affaires de la foi. A leurs yeux, le processus de la connaissance n'implique pas l'existence de l'objet connu ; le raisonnement abstrait ne peut aboutir tout au plus qu'à des probabilités. La preuve ne concerne que ce que l'on peut assurer par l'expérience, aussi la croyance doit-elle abandonner sur-le-champ la discussion et laisser la place libre à la foi.

Les théologiens ne cesseront plus de séparer le « chemin suspect », qui voudrait aller de la raison vers la foi, du « chemin droit », qui laisse la foi « se déployer dans ses raisons secondes dont elle n'a nul besoin pour être une foi certaine »⁷. Aux environs de 1400, la campagne menée par Jean Gerson contre le lullisme s'inscrit contre l'emploi d'une méthode rationnelle qui, utilisant des « raisons nécessaires » trop ambitieuses, viserait une synthèse universelle du savoir en oubliant le caractère transcendant de la Révélation.

⁵ Dominique de Courcelles, introduction au *Livre du gentil et des trois sages*, Cahors : Éditions de L'Éclat, 1992.

⁶ Voir Iaroslav Pelikan, *La tradition chrétienne, Histoire du développement de la doctrine*, traduit de l'anglais par Pierre Rosch, Paris : Puf, 1994, T. III, Croissance de la théologie médiévale, « La seule vraie foi », p. 276.

⁷ Anselme de Cantorbéry, *Epistola de Incarnatione verbi*, Pourquoi un Dieu-homme, traduit du latin par Michel Corbin, Paris : Cerf, 1988, ch. 1, p. 301.

LA CRITIQUE ÉRASMIENNE

L'Eloge de la folie

Composé à cheval par son auteur, sur le trajet de Rome à Londres, *L'Eloge de la Folie* arrive à point, en 1509, pour dénoncer les vices du temps. Érasme y fait parler la déesse de la Folie, qui commence en prononçant un savant éloge imité de l'auteur satirique grec Lucien, récemment traduit en latin par Érasme et Thomas More.

Après la satire des princes et de tous ceux qui aspirent à une vaine gloire, la Folie aborde le délicat domaine de ceux qui représentent auprès des fidèles l'autorité de la religion chrétienne : moines, clercs, théologiens, elle s'ingénie à reproduire, jusque dans les plus petits détails, leur langage pour mieux le tourner en dérision. C'est ainsi que le chapitre LIII s'en prend vivement à l'orgueil dont font preuve les théologiens lorsqu'ils appliquent le raisonnement aux objets de foi⁸.

<p><i>Praeterea dum arcana mysteria suo explicant arbitrato, qua ratione conditus ac digestus sit mundus. Per quos canales labes illa peccati in posteritatem deriuata sit: quibus modis, qua mensura, quantulo tempore in Virginis utero sit absolutus Christus. Num quod instans in generatione diuina? Num plures in Christo filiationes? Num possibilis propositio, Pater Deus odit filium? Num Deus potuerit suppositare mulierem, num Diabolum, num asinum, num cucurbitam, num silicem? Tum quemadmodum cucurbita fuerit concionatura, editura miracula, figenda cruci? Num post resurrectionem edere aut bibere fas sit futurum, iam nunc famem sitimque praecauentes.</i></p>	<p>Ils expliquent à leur manière les arcanes des mystères, comment le monde a été créé et distribué ; par quels canaux la tache du péché s'est épanchée sur la postérité d'Adam ; par quels moyens, dans quelle mesure, et à quel instant le Christ a été achevé dans le sein de la Vierge. S'il y a eu un instant précis dans la génération divine ; s'il y a eu plusieurs filiations dans le Christ ; si l'on peut soutenir cette proposition que Dieu le Père hait son Fils ; si Dieu aurait pu venir sous la forme d'une femme, d'un diable, d'un âne, d'une citrouille ou d'un caillou ; si la citrouille aurait prêché, fait des miracles, été crucifiée. Les hommes, après la résurrection, pourront-ils manger et boire ? Nos gens se prémunissent par avance, on le voit, contre la faim et la soif.</p>
--	---

⁸ *Éloge de la Folie*, LIII, « Il vaudrait mieux, sans doute, passer sous silence les Théologiens. »

<i>Sunt innumerabiles leptoleschiae, leuius esse crimen, homines mille iugulare, quam semel in die Dominico calceum pauperi consuere.</i>	Innombrables sont leurs subtiles niaiseries. Le péché, disent-ils, est moindre de massacrer mille hommes que de coudre le soulier d'un pauvre le dimanche.
---	--

L'incongruité du discours théologique se trouve ainsi présentée de façon pittoresque, à travers les arguties que sont supposés utiliser certains clercs dans leur désir d'approfondissement des mystères. Comment imaginer la divinité venant au monde sous la forme d'une citrouille sans offenser Dieu? Comment se préoccuper de la Résurrection sous l'angle des satisfactions du corps, par le manger et le boire, sans passer à côté de l'essentiel? Le ridicule est dès lors jeté sur l'Eglise toute entière, à travers la dénonciation de ces discours, si fortement entachés d'anthropomorphisme qu'on a du mal à les croire utilisés de façon régulière pour instruire les fidèles.

Éloge de la Folie, LIII

<i>Iam has subtilissimas subtilitates subtiliores etiam reddunt tot scholasticorum viae, ut citius e labyrinthis temet explices, quam ex inuolucris Realium, Nominalium, Thomistarum, Albertistarum, Occanistarum, Scotistarum, et nondum omnes dixi, sed praecipuas dumtaxat. In quibus omnibus tantum est eruditionis, tantum difficultatis, ut existimem ipsis Apostolis alio spiritu opus fore, si cogantur hisce de rebus cum hoc nouo Theologorum genere conserere manus.</i>	Des subtilités plus subtiles encore encomrent les voies où vous conduisent les innombrables scolastiques. Le tracé d'un labyrinthe est moins compliqué que les tortueux détours des réalistes, nominalistes, thomistes, albertistes, occamistes, scotistes, et tant d'écoles dont je ne nomme que les principales. Leur érudition à toutes est si compliquée que les Apôtres eux-mêmes auraient besoin de recevoir un autre Saint-Esprit pour disputer de tels sujets avec ces théologiens d'un nouveau genre.
---	--

La scolastique n'a pas, au début du XVI^e siècle, d'adversaire plus décidé qu'Erasmus. Innombrables sont les passages où le savant humaniste revient, sous une forme ou sous une autre, sur l'inutilité de la culture scolastique et sur la nécessité de fréquenter l'antiquité classique. Son opposition aux scolastiques est une opposition de principe, dirigée non pas simplement contre la forme, mais contre l'esprit, contre les bases de la spéculation dogmatique.

Éloge de la Folie, LIV

<i>Theologicum attollunt supercilium, Doctores solennes, Doctores subtiles, Doctores subtilissimos, Doctores seraphicos, Doctores sanctos, Doctores irrefragabiles, magnifica nomina auribus inculcantes. Tum syllogismos maiores, minores, conclusiones, corollaria, suppositiones frigidissimas ac plus quam scholasticas nugas apud imperitum uulgi iactitant.</i>	Etalant la morgue théologique, ils cornent aux oreilles les titres pompeux de docteurs solennels, docteurs subtils, docteurs très subtils, docteurs séraphiques, docteurs saints, docteurs irréfragables. Ils imposent au vulgaire incompetent syllogismes, majeures, mineures, conclusions, corollaires, suppositions, froides fadaïses scolastiques.
---	--

C'est que le savant hollandais a en horreur l'étude spéculative des doctrines théologiques, la systématisation et la déduction des vérités de dogme :

Il en est qui regardent comme exécration et presque sacrilège, et d'une suprême impiété, de traiter si irrévérencieusement des choses saintes, qui appellent l'adoration plutôt que l'explication, d'en discuter avec les mêmes profanes arguties que les païens, de les définir avec tant d'arrogance, et de souiller de paroles si vaines et de pensées si sordides la majesté de la divine Théologie.

Ennemi de toute philosophie systématique, Erasme a toujours affirmé que la raison n'avait rien à voir avec la théologie, que les théologiens n'ont pas à se préoccuper d'édifier des syllogismes. « La vraie théologie » qu'il tire de l'Évangile n'a pas à s'embarasser des arguties de la dialectique ni des vaines discussions de la scolastique.

Aussi pousse-t-il la jubilation de la Folie dans le chapitre LIV jusqu'à la description détaillée d'un nouvel exemple de raisonnement analogique appliqué aux choses sacrées, fort drôle pour le lecteur, ou fort embarrassant pour quiconque souhaite en estimer la valeur :

Éloge de la Folie, LIV

J'ai moi-même entendu un fou tout à fait réussi, – excusez-moi, je voulais dire un savant homme, – expliquer dans une assemblée fameuse le mystère de la Sainte Trinité. Pour établir combien sa science était raffinée, et satisfaire les oreilles théologiques, il s'engagea dans une voie vraiment nouvelle : il parla de l'alphabet, des syllabes, des parties du discours, de l'accord du sujet et du verbe, de celui de l'adjectif et du substantif. Beaucoup s'étonnaient, et quelques-uns chuchotaient entre eux le mot

d'Horace : « Où mènent toutes ces fadaïses ? ». Il en déduisit que la Sainte Trinité se trouve tout entière figurée dans le rudiment des grammairiens, et que les figures mathématiques ne représenteraient pas ce mystère avec plus de clarté. A mettre sur pied son discours, ce suprême théologien avait passé huit mois pleins ; J'en ouïs un autre, celui-là octogénaire et si fort théologien que vous auriez cru Scot ressuscité. Ayant à expliquer le mystère du nom de Jésus, il démontra avec une subtilité admirable que les lettres de ce mot renferment tout ce qu'on peut dire de Jésus lui-même. Sa terminaison change à trois cas, ce qui est l'évident symbole de la Trinité divine. La première forme, « Jesus », se termine en *s*, la seconde, « Jesum », en *m*, la troisième, « Jesu », en *u*, ce qui cache un ineffable mystère : ces trois petites lettres indiquent, en effet, que Jésus est le commencement (« *summum* »), le milieu (« *medium* ») et la fin (« *ultimum* »). Elles contiennent un secret plus profond encore et qui tient aux mathématiques. L'orateur divisa, en effet, le nom de Jésus en deux parties égales, isolant la lettre *s* qui reste au milieu ; il montra que cette lettre est celle que les Hébreux appellent « *syn* », mot qui, en langue écossaise, je crois, signifie péché ; il en tira que, de toute évidence, Jésus devait effacer les péchés du monde !

Si la Folie cherche à faire rire le public de rire de ces subtilités grammairiennes qui dénaturent la grandeur souveraine du mystère, c'est qu'Erasmus ne cesse de répéter que l'Écriture doit demeurer la source première d'où découle la théologie. S'il entend mettre fin au règne de ceux qu'il appelle sophistes et « théologastres », en accusant fortement les exagérations de leurs méthodes, c'est que son but est de substituer à l'ancienne une nouvelle théologie, basée sur le « pur Évangile » :

Les Apôtres nomment la grâce, mais jamais ils ne distinguent la grâce donnée gratuitement de la grâce gratifiante. Ils encouragent aux bonnes œuvres sans discerner la différence entre l'œuvre opérante et l'œuvre opérée. Ils enseignent la charité, sans savoir séparer l'infuse de l'acquise, sans expliquer si elle est accident ou substance, chose créée ou incréée. Ils détestent le péché, mais ce que nous appelons le péché, que je meure s'ils ont su en donner une définition scientifique ! Il leur manque d'avoir étudié chez les Scotistes.

A entendre l'humaniste, on croirait que l'Église du Christ n'est, du haut en bas, que la dénaturation de la parole divine, et que seuls la sottise et l'obscurantisme animent les clercs, les moines, et tous les théologiens :

Si les chrétiens m'écoutaient, à la place des lourdes armées qui, depuis si longtemps, n'arrivent pas à vaincre, ils enverraient contre les Turcs et les

Sarrasins les très bruyants Scotistes, les très entêtés Occamistes, les invincibles Albertistes et tout le régiment des Sophistes ; et l'on assisterait, à mon avis, à la plus divertissante bataille et à une victoire d'un genre inédit. Quelle frigidité ne s'échaufferait à leur contact ? Quelle inertie ne céderait à leurs aiguillons ? Et qui serait assez malin pour se débrouiller dans leurs ténèbres ?

Piètte défense de la foi contre les infidèles, mais évocation de combats burlesques dans laquelle s'exerce pleinement la verve satirique de l'humaniste.

Il convient ici de rappeler qu'Erasme a mis toute son activité de savant, philologue formé aux langues et aux lettres, au service d'une tâche d'une ambition immense, l'édition moderne de la Bible, dans un texte sûr, capable de faire autorité. Lorsqu'il arrive à Cambridge en 1509, au terme du voyage qui a servi de prétexte à l'écriture de *l'Eloge de la Folie*, c'est pour se consacrer à la double édition de la Bible de Saint Jérôme et du Nouveau Testament.

On doit à Erasme une révision partielle de la Vulgate, qui correspond aux livres du Nouveau Testament. Seule son ignorance de l'hébreu l'empêche de travailler à une nouvelle édition de l'Ancien Testament. Mais tout en se bornant personnellement à éditer le texte grec d'abord, puis le texte latin des Évangiles, des Actes, des Épîtres, et de l'Apocalypse, il considère comme possible et indispensable une reconstitution totale et adéquate du texte sacré d'après la Vulgate, ne cessant d'inviter ses contemporains à le rejoindre dans la tâche, montrant par l'exemple le chemin d'une version de saint Jérôme restaurée dans sa pureté primitive.

La doctrine militante d'Erasme s'observe d'ailleurs au fil des annotations qu'il place en marge des textes sacrés : le savant y dénonce non seulement la scolastique, mais les indulgences, le culte des saints, les pèlerinages, les jeûnes, les abstinences, ainsi que tout le détail des dévotions. Lorsqu'il livre à la risée publique l'Église et ses observances, le Pape et le clergé, le Moyen-Âge et ses coutumes, les clercs et leur ignorance, les théologiens et leurs prétentions, les moines et leur prétendue immoralité, c'est pour réclamer que les théologiens de son siècle n'en sachent pas plus long que les Apôtres.

Or, ses adversaires scandalisés, « Théologastres » de la Sorbonne et d'ailleurs, vont peu à peu devenir unanimes pour dénoncer comme inacceptable la prétention de ne vouloir croire que ce qui se trouve expressément affirmé par l'Écriture : ils voient même là une grave source d'erreur. Aux yeux de l'Église en effet, l'Écriture est insuffisante d'elle-même pour transmettre le message divin sans le secours d'esprits éclairés. Il est indispensable de recourir à la tradition ecclé-

siaistique pour interpréter correctement la Bible. C'est pourquoi le raisonnement spéculatif doit venir s'ajouter à la connaissance des textes, et les données révélées continuer de faire l'objet d'un véritable travail d'ordre rationnel.

Ainsi vont peu à peu se scinder les partis, les réformistes souhaitant, à l'imitation d'Erasmus, borner la connaissance nécessaire au texte biblique, les catholiques persistant dans le respect de la tradition patristique. Leur principal argument en faveur de la science théologique est qu'elle a permis d'unir en un système cohérent l'ensemble des vérités chrétiennes. Ce travail, auquel se sont tout spécialement livrés les auteurs des Sommes de théologie du Moyen Âge, les théologiens rassemblés à Trente en 1546 vont s'y livrer à nouveau, initiant par là la Contre-Réforme catholique. L'on ne tardera pas, même dans les milieux favorables à l'érasme, à apercevoir l'absence, chez l'érudit, de toute philosophie systématique et à reprendre le chemin de l'érudition scolastique, comme le prouvent les travaux du Concile de Trente qui se poursuivent en plusieurs sessions jusqu'en 1563.

Dans la seconde moitié du siècle, personne ne conteste plus la nécessité pour le clergé catholique de connaître la langue officielle et usuelle de l'Église, le latin, et certains souhaiteraient même voir les ministres du culte moins ignorants des langues de l'Ancien et du Nouveau Testament ; mais de là à conclure à la nécessité absolue pour tout clerc de posséder parfaitement à fond le latin, le grec et l'hébreu, comme le prône Erasmus, il restera toujours un abîme. Quant à la connaissance du dogme, ou du moins des vérités fondamentales de la foi, la théologie en fera l'objet pratique de son enseignement, dans la prédication de la parole de Dieu comme dans l'administration des sacrements. Considérant que l'éducation des chrétiens ne peut prendre une forme directe laissée à leur seule responsabilité, l'Église se lancera dans une relance à grande échelle de la prédication en langue vulgaire, demandant avec insistance aux prédicateurs de ne pas aborder les questions devenues objets de controverse, de ne pas tenir de propos ambigus susceptibles d'entretenir le doute ou de jeter le ridicule sur les vérités de foi. Les prédicateurs devront veiller particulièrement à prêcher une doctrine pieuse, facile et bénéfique aux fidèles.

Il ressort que la dénonciation véhémement de la théologie scolastique, avec son pédantisme, sa vanité, son caractère dogmatique, pesant, parfois ridicule, aura incité les réformateurs de Trente à encourager la rédaction d'ouvrages proposant un exposé simple et accessible de la foi catholique. Entre 1546, date de l'ouverture du Concile, et 1556, la commission placée sous la direction de Charles Borromée promulgue en italien et en latin un catéchisme officiellement approuvé par les Pères et le pape Pie IV, le *Catéchisme pour les curés d'après les décrets du concile de Trente*, dit *Catéchisme romain*. En 1557 paraît en français la traduction d'un

autre ouvrage de vulgarisation publié en 1556 avec un grand retentissement dans tous les milieux restés fidèles à Rome, la *Summa doctrinae christianae* du jésuite Pierre Canisius.

Mais l'œuvre d'Erasmus ne saurait être tenue pour responsable des grandes scissions religieuses du siècle : ennemi des systèmes, chrétien fervent, pacifiste militant, Erasmus n'a pas connu les déchirements dont l'Église a été l'objet au cours des décennies qui ont suivi sa mort en 1536. Tout au plus aura-t-il pris position pour une doctrine optimiste de la liberté de l'homme, dans le *De Libero Arbitrio*. Ce qu'il nomme la « philosophie du Christ » tient en quelques principes : retour aux Évangiles, primauté de la foi et de la dévotion intérieure sur le culte et les rituels, supériorité de l'esprit de la religion sur sa lettre. À quoi s'ajoute cet élément fondamental qui rapproche la philosophie érasmienne de l'humanisme et l'oppose à la théologie réformée : l'affirmation de la liberté de l'homme.

Ainsi, l'œuvre la plus célèbre d'Erasmus, *l'Éloge de la folie*, réalise l'union de la raison humaniste, de son sens critique, de son ironie, et de la foi chrétienne, en exhibant la folie dans ce que les hommes appellent la raison, et en faisant apparaître toute raison comme une folie qui s'ignore, pour montrer que la sagesse suprême réside dans la folie de la Croix.